

NOVEMBRE
Mer 18 | 20h30

1h20
Grande salle

Gathering

Samar Haddad King

Yaa Samar ! Dance Theatre

Conception, Texte et Direction **Samar Haddad King**

Créé par **Yaa Samar! Dance Theatre**

Chorégraphie **Samar Haddad King**

en collaboration avec les performeur-se-s

Avec

Samaa Wakim, Mehdi Dahkan, Adan Azzam, Nadim Bahsoun, Charles Brecard,

Dounia Dolbec, Yukari Osaka, Zoé Rabinowitz, Arzu Salman, Natalie Salsa,

Yousef Sbieh, Enrico Dau Yang Wey, Ash Winkfield

et Mohammed Fouad (en doublure)

Dramaturgie **Enrico Dau Yang Wey**

Directrice adjointe **Stephanie Sutherland**

Direction des répétitions **Zoe Rabinowitz**

Création lumière **Muaz Aljubeh**

Musique **Vivaldi's Four Seasons "Recomposed" - Max Richter**

Musique originale de **Samar Haddad King**

Création costumes et décor **Nancy Mkaabal**

Chargée de production (YSDT) **Frances Caperchi**

Productrice (Au Contraire Productions) **Claire Béjanin**

Chargée de production (Au Contraire Productions) **Manon Lacoste**

Avec la collaboration de l'équipe technique permanente et intermittente

Spectacle coproduit et accueilli dans le cadre d'une tournée organisée
par les huit Scènes nationales de Nouvelle-Aquitaine

Production **Yaa Samar! Dance Theatre**

Au Contraire Productions - Claire Béjanin et Valérie Six

avec le soutien de l'ONDA, de l'ADAMI

et du Ministère de la culture - DRAC Nouvelle-Aquitaine,

dans le cadre de *Mieux produire-Mieux diffuser*.

Ce projet est soutenu en partie par Mid Atlantic Arts

et est présenté avec le soutien d'Ettijahat - Independent Culture,

ainsi que de F.U.S.E.D., un programme de La Villa Albertine

et de la Fondation Albertine.

Avec le soutien en résidence de création du Grand Jeu : Espace
de recherche artistique, création, expérimentation, en pleine nature.

Remerciements Roberto Gonzalez et Pascale Gadon (Le Grand Jeu à
Dignac), Aki Nishimura, Margot Sachet, Vincent Pommier (traduction), la
mairie de Dignac et le Théâtre d'Angoulême, Scène nationale.

Au centre de l'espace, une montagne d'oranges
et une échelle dressée, autour le public, témoin
d'un mariage qui ouvre le récit. Point de départ d'une
fresque intime et bouleversante : celle d'une femme
palestinienne, dont on traverse la vie par fragments
— des fiançailles jusqu'à son dernier souffle.
À travers une série de flash-backs et de chorégraphies
envoûtantes, se dessine une histoire à la fois ordinaire
et tragique, portée par le souffle de la danse
et de la mémoire.

Invitée des huit Scènes nationales de la région, la
compagnie Yaa Samar! Dance Theatre — dirigée par la
chorégraphe palestino-américaine Samar Haddad King
— tisse une fresque sensible et puissante entre théâtre
et danse. Réunissant treize interprètes du monde
entier, la pièce a ce pouvoir de créer de l'empathie, et
de relier les cultures et les destins, même éloignés.



OFFICE
NATIONAL
DE DIFFUSION
ARTISTIQUE



Liberté
Égalité
Fraternité



© émilie Charrañsol

INTERVIEW Quand et comment Gathering est né ?

Samar Haddad King : L'écriture a commencé en 2018. C'est l'histoire d'une jeune femme d'origine palestinienne qui s'appelle Israa. Elle essaie de recoller les morceaux de sa mémoire. Le texte a été imaginé comme un monologue. À ce moment-là, je faisais aussi des recherches sur les guerres du XX^e siècle et sur la manière dont la guerre avait transformé la façon dont les gens se rassemblaient : rassemblements forcés, choisis, ou fortuits. J'étais en résidence à New York, juste avant le Covid. J'ai réfléchi comment ces moments collectifs pouvaient prendre forme sur scène. Puis, en avril 2023, j'ai construit ce récit autour du personnage central qui est Israa, pour le jour de son mariage.

Vous invitez le public à participer à ce spectacle. Quel est l'objectif ?

C'est avant tout une question de solidarité. Gathering explore la manière dont on s'engage dans la vie : il y a la contemplation et il y a la participation active. Nous avons intégré plusieurs niveaux de participation dans le spectacle. C'est inspiré de chez moi, de la maison où j'ai vécu. J'ai souvent travaillé avec peu de financements ; c'est malheureusement la réalité dans la culture palestinienne. Je voulais donc créer quelque chose qui permette à notre communauté – qui aime participer – de le faire.

Je voulais briser l'idée que l'art contemporain est étranger à notre culture palestinienne. Je ne sais pas si le résultat est « contemporain », c'est simplement ma façon de voir. C'est en tout cas une approche politique et sociale.

Votre travail parle de résilience et de joie. Quand les images qui nous parviennent de Gaza sont si douloureuses, comment peut-on encore parler de joie ?

Parce qu'elle existe. Et il faut le faire. On ne peut pas être réduits au statut d'opprimés ou de victimes. Cette victimisation nous déshumanise : elle fait de nous des

chiffres, des idées. Alors que nous sommes pluriels, avec nos différences, nos désirs, nos besoins.

Et malgré plus de 70 ans de souffrance, malgré l'horreur de ces deux dernières années, nous continuons. La douleur est là, mais la joie et la résilience sont notre carburant. Et ce n'est pas particulier à nous : partout où l'Europe coloniale a laissé des cicatrices, des peuples continuent à vivre, à rire, à résister. C'est ce qui nous maintient debout.

C'est une manière de dire : il y a de la vie. Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Même si je me méfie du mot « espoir », car il a été trop galvaudé, surtout par ceux qui veulent qu'on reste tranquilles, patients. Parlons plutôt de résistance, et de ce que j'appelle la joie politique. Pas comme une négation de la souffrance, mais comme un refus de se laisser détruire par elle. Quand on danse, quand on chante, quand on rit, on refuse la mort.

Vous évoquez souvent la mémoire dans votre travail. Qu'est ce que cette notion veut dire ?

Le théâtre est un espace où chacun peut déposer quelque chose. Quand on répète, on traverse tous nos histoires, nos blessures, nos fantômes. Mais c'est aussi une célébration, une cérémonie collective où l'on pleure et où l'on danse. C'est pour ça que j'ai voulu que les spectateurs participent, parce que le théâtre est, depuis toujours, un lieu de rassemblement, un lieu de solidarité.

Dans les sociétés arabes, ce rassemblement est au cœur de la vie : les funérailles, les mariages, les fêtes, les commémorations. Tout est collectif. Je voulais retrouver cette énergie-là. Quand les spectateurs entrent dans la salle, ils entrent dans un espace de mémoire, de rituels, de récits partagés.

RUE89 BORDEAUX, Propos recueillis par
WALID SALEM

Vous parlez souvent de collectif. Quelle est la place des autres dans votre travail ?

Essentielle. Je n'ai jamais voulu être une artiste solitaire. Tout ce que je fais naît de la rencontre. Je viens d'une culture où la création est toujours collective. On écrit ensemble, on répète ensemble, on rit, on pleure ensemble. C'est pour ça que j'ai appelé le projet Gathering – « rassemblement ». Le mot parle de lui-même : il s'agit de rassembler les fragments, les gens, les mémoires, les gestes. Même le public fait partie du collectif. Dans chaque ville où on joue, le spectacle change, parce que les gens apportent quelque chose de différent. Ce n'est pas un spectacle didactique. Je demande simplement au public d'être présent, d'écouter, de se laisser traverser. Et parfois, quelque chose se passe.

Sur ce spectacle, le public est invité à rencontrer cette femme, Israa, avec ses rêves, ses contradictions, sa colère. C'est ça que je veux, que les gens rencontrent quelqu'un. Pas une cause, pas un drapeau. Une personne. Quand tout est détruit autour de nous, il reste ça : la possibilité d'un geste partagé.

Demain nous serons le 7 octobre, dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Je pense tout d'abord à deux ans d'horreur. On a vécu avec les massacres de nos proches, nos amis, nos familles. Et en même temps, il faut poursuivre, malgré cette dualité permanente de l'attention que je dois porter à l'actualité d'un côté et mon travail de l'autre. Je me dois cependant de bien faire les choses. Je le dois à mon peuple, aux publics qui viennent, aux artistes avec qui je travaille. Même si l'art paraît si dérisoire quand on parle de vie ou de mort.

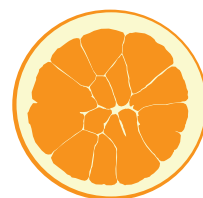
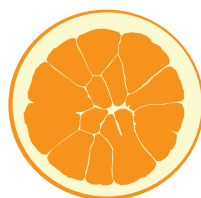
Je dis toujours aux artistes avec qui je travaille : au théâtre, il faut mettre sa vie et sa mort dans ce qu'on fait pour embarquer le public dans un voyage. Et aujourd'hui, avec le contexte, ça paraît presque indécent. Mais on ne peut pas s'enliser dans la destruction, même si c'est insoutenable.

Dans le monde, ce n'est pas seulement à Gaza que la souffrance est immense. Elle est partout, dans tant d'endroits touchés par l'impérialisme occidental et le capitalisme. Nous savons que des familles entières sont anéanties en quelques secondes par des guerres. Mais encore une fois, je dois y faire face, absorber et continuer à travailler.

Pensez-vous qu'il soit possible de vivre en paix, avec deux États, israélien et palestinien ?

L'impossibilité de vivre ensemble ne vient pas des peuples. Et c'est bien là le point que beaucoup refusent de voir. Si la structure même est inégalitaire, comment cela pourrait-il fonctionner ? Ce n'est pas une question de personnes.

On le sait tous, il n'y a jamais eu de conflit entre deux peuples. Les Juifs marocains étaient marocains, les Juifs irakiens étaient irakiens. Ce n'étaient pas « deux peuples ». Une religion ne définit pas un peuple. Les Juifs palestiniens étaient palestiniens, comme les musulmans et les chrétiens. Ce ne sont pas deux peuples avec deux États distincts qu'il faudrait « faire s'entendre ». La question est de bâtir un système égalitaire, avec les mêmes droits pour tous.



PROCHAINEMENT

NOV

Mer 19

Jeu 20

Ven 21

Sam 22

19h

théâtre + conférence

1h

Tarif A

Studio

Bagouet



Hortense Belhôte

1664, ce n'est pas qu'une bière, c'est aussi l'année d'un renversement esthétique et politique décrypté dans ce spectacle aussi drôle qu'intelligent. Mêlant histoire des arts et confidences intimes, Hortense Belhôte propose un autre regard sur notre passé, avec humour et esprit critique.

Atelier éphémère mercredi 19 novembre pendant le spectacle pour les 6-12 ans

Ces petits ateliers seront en lien avec le thème du spectacle auquel vous assisterez, pour que les enfants aussi aient plein de choses à raconter !

Soirée « Versailles en folie » vendredi 21 novembre à 20h

NOV

Mar 25

20h30

musique classique

1h15

Tarif C

Grande salle



Dans
le cadre de

Piano
enValois

Intensité, élégance, virtuosité, sincérité : Nikolai Lugansky, aujourd'hui mondialement célèbre, est un pianiste russe réputé pour ses interprétations d'une profondeur extraordinaire. Ne manquez pas cette occasion de venir l'applaudir.